

Au cours du semestre d'hiver 1934-1935, dans les circonstances que l'on sait, Heidegger met pour la première fois Hölderlin au programme de son enseignement. Il choisit de commenter – à dessein, on s'en doute – deux parmi les grands hymnes achevés : *La Germanie* et *Le Rhin*. Suspendue à l'anxieuse question, archipolitique, « Qui sommes-nous ? » (s. e. : nous, Allemands), la prédication est sans équivoque : Hölderlin, seul, détient le secret de la Germanité ou de l'Alémanité (pour traduire *das Deutsche*) ; seule l'écoute de son Poème serait à même de rectifier le dévoiement national-socialiste et de fonder en vérité la Révolution qui avorte. C'est qu'elle se soutient d'une proposition philosophique qui n'est pas moins nette et par laquelle s'établit, eu égard à l'Histoire, le statut proprement transcendantal de la Poésie (de la *Dichtung*) : la Poésie, c'est-à-dire l'art en son essence, indissociablement langue et mythe (*Sprache und Sage*), est la condition de possibilité, ou l'origine, de l'Histoire comme telle – ou, si l'on préfère, du dévoilement de l'Être selon l'exis-

tence. Quelques mois plus tard, dans les conférences sur « L'origine de l'œuvre d'art », cette proposition recevra sa forme canonique : l'œuvre d'art est la thèse de la vérité (de l'*alèthéia*). Des leçons de 1934-1935, je prélève juste, pour l'exemple, ces quelques énoncés :

Le *Dasein* historial des peuples, leur ascension, leur apogée et leur déclin, jaillissent de la Poésie, et [...] en jaillit aussi le savoir authentique, au sens de la philosophie ; et des deux à la fois jaillit l'actualisation par l'État du *Dasein* d'un peuple en tant que peuple – la politique. Ce temps originel, historial des peuples est par conséquent le temps des poètes, des penseurs et des fondateurs d'État, c'est-à-dire de ceux qui en fait fondent et justifient l'existence historique d'un peuple.

Ou encore :

La Poésie instaure l'Être. La Poésie est la langue originelle d'un peuple. Dans cette langue advient l'exposition à l'étant qui s'ouvre ainsi. L'homme, en tant qu'accomplissement de cette exposition, est historial. L'homme n'« a » une Histoire que pour autant et parce qu'il est historial. La langue est le fond de la possibilité de l'Histoire, bien loin d'être une invention faite au cours d'une histoire créatrice de cultures¹.

1. Martin Heidegger, *Hölderlins Hymnen – « Germanien » und « Der Rhein »*, *Gesamtausgabe (GA)* 39, Klostermann, Frankfurt a. M., 1980, p. 51 et p. 74. Je cite, en la modifiant au besoin, la traduction de François Fédier et Julien Hervier (*Les Hymnes de Hölderlin : « La Germanie » et « Le Rhin »*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1988, p. 58 et p. 78).

Il n'est pas trop difficile d'apercevoir que s'opère ici, sous la préoccupation de l'Histoire et de l'historicité (ou de l'historialité), une entière réélaboration de la problématique grecque du rapport entre *phusis* et *tekhne* : « Nature et Art », comme le dit encore Hölderlin, Saturne et Jupiter, ou, selon un lexique qu'il partage avec Schelling, « aorgique » et « organique » ; Heidegger dira, lui, Terre et Monde. C'est si vrai que, juste après le passage que je viens de citer, Heidegger enchaîne sur tout un développement consacré, puisque tel est le sous-titre introduit par les éditeurs, à « L'absence de langage de l'animal et de la "nature" » – un motif au reste récurrent dans sa pensée et lié, on le sait, à la détermination de l'homme comme mortel, c'est-à-dire comme seul capable de la mort : « L'origine originelle de la langue, dit Heidegger, comme fond essentiel du *Dasein* humain, demeure cependant secrète. Surtout si nous considérons que même là où il y a "vie" (plante, animal), la langue n'advient pas automatiquement, bien qu'en apparence il suffirait d'éliminer un quelconque blocage résiduel pour que l'animal parle. Et pourtant ! Le saut de l'animal vivant à l'homme parlant est aussi grand, sinon plus, que celui de la pierre inanimée à l'être vivant. » Et il ajoute un peu plus loin, ce qui ne laisse aucun doute sur la visée fondamentale du propos :

Mais cette simultanéité d'une proximité apparente et d'un éloignement essentiel de l'animal et de l'homme ne devient une véritable question que si l'on considère l'absence de langage propre à la nature tout

entière, sans oublier pourtant que rien n'est capable de nous « parler » de façon plus pressante que la nature à l'œuvre d'un infini à l'autre.

Ce qui signifie : nous ne nous en sortons pas si nous mettons simplement en vis-à-vis comme des choses de complexion différente la nature sans parole et l'homme parlant. Nous n'approchons du questionnement que si nous tenons fondamentalement compte de la façon dont la Poésie, en tant qu'événement fondamental du *Dasein* historial de l'homme, se comporte face à la *nature* – et avant toute science de la nature – s'il est permis de s'exprimer ainsi. Toutes les sciences de la nature – aussi indispensables qu'elles puissent être à l'intérieur de certaines limites actuelles [...] – nous laissent fondamentalement en plan quant à l'essentiel, en dépit de leur exactitude : parce qu'elles dé- « naturent » la nature¹.

Je diffère, pour l'instant, tout commentaire. Ce qui me retiendra pour commencer, en revanche, est ceci : c'est sur le fond d'une telle affirmation, absolument paradoxale si l'on veut, du caractère originaire ou transcendantal de la *tekhne* (Langue et Poésie, ou Langue comme Poésie) que Heidegger entreprend la lecture du poème *Le Rhin* et, dans ce poème, celle de sa dixième strophe. Cette strophe est célèbre pour être l'un des lieux les plus remarquables où Hölderlin invoque le nom de Rousseau (lui-même associé, ce n'est en rien indifférent, à celui – non prononcé – de Dionysos).

1. M. Heidegger, *Hölderlins Hymnen*, op. cit., p. 75-76 (p. 79-80).

Je la lis, par commodité, dans sa traduction la plus « lisible » en français (celle de Gustave Roud, que je ne modifie que sur un point) :

Maintenant c'est aux demi-dieux que je songe
Et il faut qu'une connaissance me soit donnée
De ces êtres sans prix, puisque leur vie
Fait battre si souvent mon cœur plein de désir.
Mais celui qui comme toi reçut en partage,
ô Rousseau,
Une âme qui ne peut être soumise, une âme
De très profond support,
Cette justesse de sens
Et ce don si doux de savoir entendre et de parler,
Pareil au dieu du vin, avec une plénitude sacrée
Et le désordre d'un divin délire, de telle
Sorte qu'il rende intelligible aux gens de cœur
Le langage des êtres les plus purs, mais frappe
Les sans-respect d'un juste aveuglement, les esclaves
Profanateurs, – cet étranger, quel nom lui donnerai-je ?

Or voici le commentaire de Heidegger :

Ce dont parle cette strophe n'est que question, reste uniquement question, à savoir question en quête de l'étranger [*der Fremde*]. Qui est cet étranger qui reste étranger ? Dans cette strophe, il y a le nom de « Rousseau ». Nous le savons, son nom n'a été inscrit qu'après

1. Friedrich Hölderlin, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 853.